

## REVUE DES GRANDS CONCERTS

Concerts-Colonne. — L'audition du premier acte de *Guerceur* prêtait au concert de dimanche dernier un intérêt tout particulier. La personnalité de M. Albéric Magnard est de celles qui imposent une sérieuse attention. L'artiste s'est volontairement confiné dans la retraite, et l'on peut bien dire que les applaudissements de ses amis et admirateurs, auxquels un auditoire entièrement sympathique et impressionné par la valeur de l'œuvre a fait unanimement écho, marquent la consécration d'un talent noble et fort. *Guerceur* tient du drame et de l'oratorio, mais d'un oratorio profane où les personnages cèdent la place à des abstractions qui ne laissent d'ailleurs aucune obscurité dans la pensée. Nous avons ainsi des « entités » non pas philosophiques, mais allégoriques, qui parlent, en alternant avec les chœurs, sous les noms de Vérité, Beauté, Bonté, Souffrance. L'Ombre d'une vierge, l'Ombre d'une femme, l'Ombre d'un poète, s'ajoutent à ce cortège d'êtres surhumains pour orienter la marche de l'action légendaire dont le héros principal est bien un homme, un surhomme si l'on veut, dont les idées, les désirs, l'idéal, en un mot, dépassent les possibilités de son époque. *Guerceur*, tombé à la fleur de l'âge, regrette, au séjour des ombres, la femme qu'il aima et le peuple qui lui doit le bonheur et la liberté. Il obtient de retourner sur la terre, mais sa compagne, devenue veuve, est infidèle à sa mémoire, et le peuple qu'il a délivré refuse de le reconnaître. Désillusionné, il cherche l'oubli total dans une seconde mort, car l'espoir lui échappe que l'humanité puisse devenir conforme à ce que la font ses rêves : éprise de justice et de beauté, heureuse. Les allégories de M. Magnard sont assurément claires et fécondes en salutaires leçons; nous pouvons craindre cependant qu'elles ne communiquent à un ouvrage en somme destiné à la scène, puisque l'auteur le qualifie de « tragédie en musique », un peu de froideur et de sécheresse. C'est qu'en effet, à l'encontre du symbole qui dégage le sens profond de la réalité, l'allégorie prête à des abstractions morales une vie plutôt superficielle que nettement agissante. Mais un souffle très noble et très pur anime ce grand ouvrage, dont la facture est saine, équilibrée et robuste. M. Magnard semble le plus heureusement inspiré lorsqu'il s'abandonne à une sorte d'émotion instinctive. Il a trouvé, pour chanter la beauté du renoncement, des harmonies suaves, où, sous les violons jouant au registre aigu, les cors semblent chanter le glas des vanités humaines : « Renoncement, seul charme de la vie, ton règne est venu. Mon âme est désormais sereine » ; et plus loin, avec un orchestre plus fort et plus mâle, l'Ombre du poète nous répète sur un ton pathétique : « Renoncement, seule beauté de l'art, ton règne est venu...., là-bas la corolle des fleurs se ferme à la nuit. » La mélodie des violoncelles paraît suivre, comme une traine sonore, le fantôme disparu. Puis, dans l'envol superbe d'une lente progression, le chœur célèbre les puissances que doit invoquer l'humanité : « Sois bénie, Trinité sainte, Bonté, Beauté, Souffrance : gloire à toi, Vérité divine, ta face est nimbée de soleils ! » C'est cette prose colorée que l'on chante sur des phrases musicales toujours empreintes de lyrisme. L'orchestre se rapproche par quelques côtés de celui de Wagner et de M. Vincent d'Indy. Le modernisme exaspéré de l'école avancée ne s'y montre pas d'une façon caractéristique, mais il y a de l'originalité dans cette musique *peu théâtrale*, si l'on s'en tient au sens attribué ordinairement à ce mot, car *Guerceur* constitue un essai de drame lyrique idéal qui se sépare de la conception courante et veut se placer plus haut. Ce premier acte a obtenu un succès très vif et très mérité. Fort bien exécuté par l'orchestre, il a été honorablement défendu par ses protagonistes : M<sup>me</sup> Eva

Grippon dont la voix est sonore et d'une belle expression, M<sup>lles</sup> Mastio, Lormont, Vilmer, M. Clark, et M. Maquaire, recruté au dernier moment, qui a remplacé M. Nansen. A côté de *Guercœur*, le programme comprenait la première audition, en France, d'un chœur pour quatre voix d'hommes de César Franck, fort bien écrit sur des vers de Racine ; le sixième concerto, en *mi* bémol, pour violon, de Mozart, que M. Arthur Hartmann a détaillé avec élégance et simplicité ; trois chœurs de M. Claude Debussy, paroles de Charles d'Orléans ; les *Danses poloutsiennes* du *Prince Igor*, de Borodine ; *l'Apprenti sorcier*, de M. Paul Dukas ; l'ouverture du *Freischütz* ; enfin la scène finale du *Crépuscule des Dieux*, dite par M<sup>me</sup> Eva Grippon. AMÉDÉE BOUTAREL.

— Concerts-Lamoureux. — M. Paul Vidal, en l'absence de M. Chevillard, dirigeait le concert. Son exécution fut précise, nette, très artistique et telle qu'on pouvait l'attendre de ce distingué et consciencieux musicien. Le programme n'offrait rien de bien saillant et aucune nouveauté ne vint ajouter un élément de curiosité à une série d'œuvres consacrées par le temps et le succès : ouverture d'*Egmont* de Beethoven, *Symphonie inachevée* de Schubert, *Prélude à l'après-midi d'un Faune* de M. Debussy, *Symphonie en ut mineur* de Saint-Saëns. Deux cantates religieuses d'Heinrich Schutz (1585-1672), d'une belle tenue et d'un sentiment profond et expressif, trouvèrent en M<sup>me</sup> Jeanne Raunay, soutenue par l'orgue de M. Krieger, une interprète de choix. L'artiste donna ensuite toute sa mesure dans l'air de *Fidelio* de Beethoven et y fut justement acclamée. Un poème symphonique de Balakirew, *En Bohême*, sur des thèmes de chansons nationales tchèques, amusant par ses chatolements orchestraux, mais d'une expression trop extérieure, donnait, sans grand intérêt, la note exotique qu'il est maintenant d'usage de servir à notre internationalisme de bon ton. — J. JEMAIN.

— Programmes des concerts de demain dimanche :

Conservatoire : Relâche.

Concerts-Colonne : Relâche.

Concert Lamoureux, sous la direction de M. Chevillard : *Symphonie pastorale* (Beethoven). — Fragments de *l'Enfance du Christ* (Berlioz), avec le concours de M. Plamondon. — Concerto en *sol* majeur, pour piano (Beethoven), par M. Louis Diémer. — *Quatrième Béatitude* (César Franck), avec le concours de MM. Plamondon et Albert Gébelin. — *Christus* (marche des Rois Mages) (Liszt).

— Le cinquième des *Concerts historiques de la Musique*, dont la série continue à l'Opéra-Comique, a été consacré aux maîtres suivants : Buononcini (1668-1748), Caldara (1678-1763), d'Astorga (1681-1720), Vinci (1690-1735), Pergolesi (1710-1736), Porpora (1686-1766), Leo (1694-1745), Rinaldo da Capua (1715-1771), Jomelli (1714-1774) et Galuppi (1706-1784). Les interprètes ont été : MM. Vigneau, Coulomb, Belhomme, Féodoroff, Francell, M<sup>lles</sup> Hatto, Raveau, Espinasse, Mérentié, Charbonnel, Mathieu-Lutž et Nicot-Vauchelet. L'air *Chère belle, si tu m'épouses* et la *Sicilienne* bien connue de Pergolèse, puisque c'est ainsi qu'on le nomme en France, ont eu les honneurs de la séance. Quelques fragments d'une allure toute joyeuse et gaie ont été aussi très goûtés.

AM. B.